

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume IX - Numéro 17 Juin 2019 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : [http:// perspectivesphilosophiques.net](http://perspectivesphilosophiques.net)

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr. Assouma BAMBA**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Yahot CHRISTOPHE, Professeur des Universités, Métaphysique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Prof. Abou SANGARÉ, Professeur des Universités
Dr. Donisongui SORO, Maître de Conférences
Dr Alexis KOFFI KOFFI, Maître-Assistant
Dr. Kouma YOUSOUF, Maître de Conférences
Dr. Lucien BIAGNÉ, Maître de Conférences
Dr. Nicolas Kolotioloma YEO, Maître-Assistant
Dr. Steven BROU, Maître de Conférences
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

1. Critique de l'idée d'une "rhétorique philosophique" chez Platon, Djakaridja YÉO.....	1
2. L'accès aux principes chez Leibniz. Une enquête sur les présupposés logico-métaphysiques de la vérité, Auguste NSONSISSA.....	20
3. Rousseau et la critique du progrès socio-scientifique au xviiième siècle, Aya Anne-Marie KOUAKOU.....	48
4. Les États africains et la constitution républicaine au miroir de la pensée politique et juridique de Kant, Firmin Wilfried ORO.....	67
5. Nietzsche et la violence : Questionnement sur une étrange fascination, Jean-Honoré KOFFI.....	88
6. Critique de la sécurité militaire à la lumière du philosophe nietzschéen, Sizongui Daniel YEO.....	106
7. L'interculturalité à l'épreuve de l'indétermination de la traduction chez quine : impasse et perspective, KONAN Amani Angèle Épse GROGUHE.....	127
8. L'Anthropomorphisme au creuset de la pensée jonassienne : une critique de l'objectivité scientifique, TIENE Baboua.....	144
9. Des implications éthiques de la déstructuration technique de la nature humaine sur l'avenir de l'humanité, Laurent GANKAMA.....	162
10. Des espaces ruraux face aux métropoles : l'apport de comparaisons nords – suds, Nelly Annick-Narcisse ZÉBRO épouse DAGO.....	173

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

**ROUSSEAU ET LA CRITIQUE DU PROGRÈS SOCIO-SCIENTIFIQUE
AU XVIIIÈME SIÈCLE**

Aya Anne-Marie KOUAKOU

Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)

annekouakoumarie@gmail.com

Résumé :

Le progrès qui prend un nouveau sens à partir du XVIIème siècle est accueilli par les philosophes du siècle des Lumières comme ce qui peut transformer physiquement le monde et changer la trajectoire de l'humanité. Seulement, lorsque le progrès des sciences, des arts, et de la technique contribue à la fois au bien-être et à la perversion de l'humain, cela ne peut que susciter des interrogations. Jean-Jacques Rousseau, devant l'enthousiasme et l'espoir que ses contemporains plaçaient dans les idées de progrès, a attiré l'attention sur la nécessité d'aborder cette phase de l'histoire avec prudence pour préserver la nature axiologique de l'homme.

Mots-clés : Civilisation, Humanité, Morale, Progrès, Savoir, Science, Technique.

Abstract :

Progress that takes a new meaning from the seventeenth century is welcomed by philosophers of the Enlightenment as what can physically transform the world and change the trajectory of humanity. Only, when the development of science, the arts, and technology, in the clear, the progress of knowledge contributes to degenerate the human species, this can only raise questions. Jean-Jacques Rousseau is the one who, in the face of the enthusiasm and hope that these contemporaries placed in the ideas of progress, felt obliged to show the reversibility to draw attention to the need to approach this phase of history with a little more caution.

Keywords : Civilization, Humanity, Knowledge, Moral, Progress, Science-Technology.

Introduction

Au XVIIIème siècle, domine l'idée de progrès dont l'étymologie latine « progressus » signifie aller de l'avant. Aller de l'avant, pour les philosophes des Lumières, c'est se laisser guider par les lumières de la raison et renoncer à tout argument d'autorité. En effet, longtemps dominé par la religion et éprouvé par les difficultés de la vie quotidienne, l'homme prend conscience du fait qu'il est un être libre et perfectible ; ce qui permet de renoncer à l'idée de déchéance humaine véhiculée par l'église et de se sentir plus optimiste pour assurer sa vie et s'assumer comme un être responsable. Au-delà de cette valorisation de l'humain, les penseurs du siècle des Lumières considèrent que le progrès est possible et qu'il faut s'appuyer sur cette immense richesse que renferme la nature humaine pour y déceler les lois afin de changer le cours de l'histoire. En ce sens, le progrès est perçu comme « une avancée qui change profondément le cours des choses, "qui infléchissent la trajectoire" de l'humanité » (E. Brynjolfsson et A. McAfee, 2015, p. 10). Autrement dit, l'homme veut réécrire son histoire en devenant maître de son destin. Dans cette perspective, le progrès des sciences est vivement souhaité ; ce qui devrait influencer tous les domaines de la vie sociale et rendre l'existence plus agréable. Cependant, ces idées de progrès qui visent en profondeur, l'autonomie de l'homme et son bonheur auraient des inconvénients sur la vie morale et sociale des hommes selon Rousseau. Pour lui, « tous les progrès de l'humanité ont été en apparence autant de pas vers la perfection et en effet vers la décrépitude de l'espèce » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 156). L'hypothèse de l'état de nature avancée par Rousseau permet d'apprécier les étapes de l'évolution de l'homme et de ses acquis mais subséquemment, de la perte des vertus comme la pitié, la liberté et l'amour de soi. Finalement, la recherche de bonheur adossée au progrès socio-scientifique serait vide de sens si tant est que le bonheur est avant tout une paix intérieure. Aussi, le niveau de progrès du monde actuel et sa propension à pervertir les mœurs est-il révélateur de l'actualité de l'auteur du *Discours sur les sciences et les arts*.

Le progrès socio-scientifique contribue-t-il véritablement à rendre l'homme libre et heureux ? L'aliénation n'est-elle pas la finalité du progrès ? Dans quelle mesure le progrès socio-scientifique peut-il garantir la liberté et le

bonheur ? Telles sont les questions que les approches historique, critique et prospective nous aideront à élucider. Elles conduiront à démontrer avec Jean-Jacques Rousseau que le progrès est réversible et mérite d'être fondé sur une liberté viable. L'explicitation de cette thèse consistera à mettre en exergue, l'idée de progrès au XVIIIème siècle (1). Cette approche conduira, ensuite, à mettre, en lumière, les facteurs qui conduisent à la réticence de Rousseau face au progrès socio-scientifique (2). Il s'agira, enfin, de montrer l'actualité de Rousseau en plaçant la liberté au cœur du débat sur le progrès.

1. L'idée du progrès au siècle des Lumières

Le progrès chez les philosophes du siècle des Lumières se joue sur deux fronts majeurs. Le premier qui est anthropologique souhaite que l'homme prenne conscience de la force de sa nature fondée sur la liberté et cherche à rompre les chaînes qui l'ont empêché, jusque-là, de se réaliser pleinement. Le second qui est matérialiste invite l'homme à réaliser que la nature physique est accessible par l'étude des lois qui la régissent ; ce qui rend, possible, l'amélioration des conditions de vie.

1.1. Le progrès comme défi anthropologique

Au XVIIIème siècle, avant l'avènement des Lumières, l'idée de la déchéance de l'homme consacrée par le péché originel nourrit un pessimisme chez l'être humain. Selon l'église, le péché commis par Adam et Ève échoit à tout homme même à l'enfant. C'est pourquoi, Saint Paul (1962, p. 309) dira que « tous naissent enfants de colère ». La mission de l'église était d'amener les hommes à se détacher des plaisirs terrestres qui sont éphémères en vue de rechercher le salut du ciel. Ce qui entraînait chez l'homme, un repli sur soi dévalorisant. Seul, le pari pascalien de la félicité éternelle redonnait un brin d'espoir aux croyants.

Selon G. Gusdorf (1973, p. 100), « pour maintenir son emprise, la dogmatique théologique s'efforce de constituer en chaque individu une armature morale, qui demeurera sous le contrôle de l'autorité religieuse ». Dans tous les domaines de la vie, l'autorité de la religion se faisait sentir. L'homme se sentant incapable de franchir le seuil de la raison, se limitait à une vie de servitude aussi bien à l'égard de la religion que du monde physique qui l'entourait et qui

lui semblait hostile. Limité dans sa capacité rationnelle, par l'action d'une éducation fondée exclusivement sur les dogmes religieux, l'homme n'était pas libre de prendre son destin en main et de s'assumer comme un être raisonnable, libre et responsable. C'est pourquoi, en considérant l'état de minorité dans lequel se trouvaient les hommes, c'est-à-dire leur incapacité de décider par eux-mêmes, les penseurs vont contribuer à remettre en cause la religion et son emprise sur l'individu au profit de la raison.

C'est la raison qui doit guider les actes, les choix, la vie des hommes. Par-delà cette fonction directrice, la raison permet également de s'élever au-dessus de la condition humaine pour se « rendre comme maître et possesseur de la nature » (R. Descartes, 1966, p. 84). Avec Descartes, l'on prend conscience d'une autre facette de la raison qui peut s'avérer comme source de puissance et de pouvoir. Elle offre la possibilité à l'homme de maîtriser et de posséder les clés du monde. Désormais, l'homme peut faire du progrès au niveau de la connaissance. Cette facette de la raison la rend incontournable et ouvre la voie royale à l'homme de parvenir au bout de ses peines dans cette vie qui paraissait, pourtant, le léser. La raison devient ainsi le seul moyen de connaissance et le fil d'Ariane qui permet de percer les mystères de la vie et du monde. (D. Diderot 1986, p. 60) exprime bien cette pensée : « il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement...Renverser les barrières que la raison n'aura pas posées ». Cela revient à dire qu'il faut passer toutes choses aux cribles de la raison. Rien ne devrait plus être admis qu'en ayant été soumis à l'examen minutieuse de la raison. Celle-ci vient briser les barrières de l'obscurantisme et de l'ignorance. Elle donne un souffle nouveau à l'homme et devient source de renaissance pour quiconque place sa confiance en elle. La promotion, par Descartes, de la liberté de penser, est relayée par les penseurs du siècle des Lumières de sorte qu'ils en ont fait leur devise : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières ». (E. Kant 1947, p. 83). Selon Kant, c'est à cause de la paresse et de la lâcheté que les hommes se sont donnés des guides pour penser à leur place et pour les conduire. C'est donc, en faisant preuve de courage que chaque homme pourra se redéfinir, à nouveau, comme être de liberté et de pensée. À ce niveau le progrès est anthropologique, car il permet à tout homme de quitter l'état de

tutelle ou de minorité pour accéder à la liberté de penser et d'agir conformément à la raison.

Selon Comenius (1952, p. 188), « la nature est en perpétuel progrès ; jamais elle ne s'arrête, elle ne délaisse les choses anciennes pour entreprendre des œuvres nouvelles : elle poursuit, elle amplifie et perfectionne ce qu'elle a commencé ». L'auteur de *la grande didactique* conçoit le progrès comme un processus naturel. Autrement dit, le progrès est inscrit dans la nature elle-même. Cela nécessite que l'esprit s'ouvre à la connaissance pour relever le défi du progrès et de la perfectibilité. D'où la lutte menée par les philosophes contre l'obscurantisme, l'ignorance, les préjugés moraux, religieux, politiques et sociaux qui sont des obstacles au progrès humain.

En somme, le progrès est possible chez l'homme parce qu'il est perfectible ; sa nature l'y prédestine. La liberté et la raison qui fondent l'essence humaine doivent être mises à profit de cette perfectibilité ; ce qui incite au progrès socio-scientifique qui se présente comme un véritable espoir pour l'humanité.

1.2. Le progrès comme espoir d'une vie meilleure

Pour Condorcet (1988, p. 89), l'espoir est permis, car « tout nous dit que nous touchons à l'époque des grandes révolutions de l'espèce humaine...L'état actuel des lumières nous garantit qu'elle sera heureuse ». L'optimisme de l'auteur est partagé par nombre de philosophes du siècle des Lumières. Le progrès des sciences est ressenti par ces derniers comme la sortie des ténèbres à la lumière, de la misère à l'abondance, c'est-à-dire le moment de jouir de la vie. Condorcet ajoute qu'il faut pousser le pion encore loin car, il ne s'agit pas de faire les éloges de la science ; il faut pouvoir s'en servir. Ainsi qu'il le dit : « les motifs qui avaient forcé les esprits à sortir de leur longue léthargie devaient aussi diriger leurs efforts » (Condorcet, 1988, p. 183). C'est dans les sciences qu'ils vont déployer les efforts pour transformer les conditions d'existence de l'homme. À cet effet, J. A. Perreau (1797, p. 199) déclare que « tout a été fait pour lui (l'homme) puisqu'il est le seul qui ait des sentiments de cette consonnance universelle qui soit capable d'en étudier toutes les lois et de s'en

appropriier les avantages ». L'homme, conscient de sa capacité de perfectibilité inhérente à sa nature, veut aller de l'avant pour impacter sa civilisation.

En effet, une nouvelle vision du monde axée sur le progrès des sciences, des arts et de la technique s'édifie autour d'une civilisation qui culmine dans le luxe et le raffinement des mœurs. On aspire à une vie plus facile et plus agréable où la technique joue un rôle majeur. L'impact de la technique en ce qui concerne le progrès humain est très significatif. C'est ce que soulignent E. Brynjolfsson et A. McAfee (2015, p. 14) :

Ces avancées techniques ont... été à l'origine d'un bon soudain, rapide et soutenu en matière de progrès humain... Pour la première fois de l'histoire, le progrès humain était principalement alimenté par l'innovation technique, et cette transformation était la plus profonde que le monde eût jamais connue.

De toutes ces avancées techniques, la machine à vapeur occupe une place prépondérante. En plus de produire des quantités considérables d'énergie, elle a le don de suppléer aux limites de la simple force humaine ; ce qui est un véritable soulagement. Contrairement à ce que véhicule la religion, pour les philosophes du siècle des Lumières, le bonheur est à portée de main. Il est saisissable par l'effort de la raison. C'est pourquoi, une nouvelle orientation de l'éducation des enfants s'impose, en vue de développer, en eux, toutes leurs capacités intellectuelles.

C'est à travers une réforme éducative que deviendra possible « la sortie de l'homme hors de l'état de minorité dont il est lui-même responsable » (E. Kant 1947, p. 83). Il convient, alors, de donner à l'enseignement un souffle nouveau qui prenne en compte les savoirs divulgués par l'encyclopédie, en l'occurrence dans les domaines des sciences, des arts, de la technique, du droit, de la politique, etc. Le progrès repose sur l'instruction, en ce sens que cette dernière le conditionne tout en le réalisant. C'est ce qu'exprime R. P. Bonané, (2017, p. 301) en ces termes :

L'instruction est à la fois le résultat et la condition du progrès. Son résultat puisqu'elle repose sur le progrès des connaissances acquises et transmises de générations en générations. Elle en est la condition car le progrès est impossible sans l'extension des Lumières dans le domaine des sciences, des techniques et de la politique.

Depuis le XVIIIème jusqu'à nos jours, le monde bénéficie d'une amélioration des conditions de vie grâce au progrès réalisés dans les domaines des sciences, des arts, de la technique, de la civilisation, etc. Mais tous ces progrès participent-ils véritablement à rendre l'humanité meilleure ? À cette interrogation, Rousseau répond par la négative car pour lui le progrès serait aliénant.

2. La réticence de Rousseau face aux idées de progrès

Face à l'enthousiasme et à l'optimisme que ses contemporains expriment à travers leur approche du progrès, Rousseau est quelque peu pessimiste. Tout en insistant sur la réversibilité du progrès des sciences, des arts, de la technique et de la civilisation, il décide de faire l'apologie de l'état de nature comme l'état idéal pour l'homme.

2.1. L'éloge de l'état de nature comme indice d'une réticence aux idées de progrès

Face à toutes ces idées de progrès, le philosophe genevois semble ne pas se retrouver. D'où son intérêt pour l'état de nature qu'il présente, avant tout, comme un état d'abondance. C'est ce qu'il affirme en ces termes :

La terre abandonnée à sa fertilité naturelle, et couverte de forêt immense que la cognée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toutes espèces. Les hommes dispersés parmi eux observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre et que l'homme n'en ayant aucun se les approprie tous. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 108).

L'état de nature est une hypothèse de travail. Pour les philosophes qui ont émis cette même hypothèse, les conclusions ont été tirées à l'encontre de la nature humaine jugée violente et dangereuse. Par exemple, selon T. Hobbes (1971, p. 126), « aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun ». Chez cet auteur, la nature de l'homme serait dominée par la violence et la méchanceté ; d'où la nécessité de la société pour garantir la paix. Rousseau s'oppose à cette présentation négative de la nature qu'il considère comme erronée. À l'en croire, l'erreur de Hobbes et de tous les autres se situe à un seul niveau : « ils parlaient de l'homme sauvage et ils peignaient l'homme civil » (J.-J. Rousseau,

1996, p. 105). Évidemment, la rétrospection de la société remet en cause toute leur théorie. L'approche rousseauiste de l'état de nature a l'avantage de ne pas tomber dans ce piège, puisqu'elle prend le soin d'écartier tous les faits, « car ils ne touchent point à la question » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 105). Pour l'apologiste de l'état de nature, l'homme naturel est un être pacifique. C'est ce qu'il traduit en ces termes :

Rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes et des lumières funestes de l'homme civil, et borné également par l'instinct et par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 155).

Rousseau démontre que la nature de l'homme est favorable à la paix, grâce à la pitié authentique qui le caractérise. La liberté, l'amour de soi, la bonté et la pitié qui sont les vertus de l'homme naturel ne sauraient entraîner un état de guerre. Autrement dit, les causes de l'avènement de la société se trouvent ailleurs. Il le dit clairement :

La perfectibilité, les vertus sociales et les autres facultés que l'homme naturel avait reçues en puissance ne pouvaient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avaient besoin pour cela du concours de plusieurs causes étrangères qui pouvaient ne jamais naître et sans lesquelles il fut demeuré éternellement dans sa condition primitive. (J.-J. Rousseau 1996, p. 120).

L'avènement de la société devrait s'expliquer par des causes extérieures à la nature humaine. Il serait plutôt opportun d'envisager la dégradation de la nature terrestre et cosmique pour soutenir que « des années stériles, des hivers longs et rudes, des étés brûlants qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie » (J.-J. Rousseau 1996, p. 148). Cette explication qui disculpe l'homme fait de lui, par la même occasion, une victime de l'histoire et du progrès au sens physique et matériel.

La rupture de l'état de nature et tout ce qu'elle a pu occasionner marque les premiers progrès de l'humanité. Finalement, ces progrès qui, selon J.-J. Rousseau, (1996, p. 113) nous éloignent de cette « manière de vivre simple, uniforme et solitaire qui nous était prescrite par la nature » tirent leur source

dans le malheur. L'avènement de la société est un moment crucial de ces progrès.

2.2. Critique du progrès de l'homme de l'état de nature à l'état social comme rupture de l'authenticité

Sorti de l'état de nature, l'homme, au fil du temps, découvre en lui-même l'immensité de la richesse de sa nature et réalise inlassablement du progrès dans tous les domaines de la vie. Ces réalisations qui se traduisent comme un exploit suscitent à première vue l'émerveillement. Rousseau le mentionne en ces mots :

c'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper, par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et ce qui est encore plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 43).

Parti de la stupidité des bêtes pour arriver à ces belles réalisations que notre monde connaît aujourd'hui, l'homme mérite à ce niveau qu'on lui fasse des éloges. Rousseau ne saurait s'y dérober. Cependant, cet aspect n'est pas le seul qui retient l'attention du philosophe. Rousseau s'intéresse également aux revers de ces progrès sur la vie morale et métaphysique.

Pour Rousseau, l'homme étant un être moral, toutes ses actions devraient prendre en compte ce principe. Or, en analysant le progrès socio-scientifique, J.-J. Rousseau (1996, p. 57-58) se rend compte que « l'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la morale même, de l'orgueil humain ». La perversion engendrée par la rupture de l'état de nature et l'avènement de la société serait le fondement du progrès dans tous les domaines de la vie. Les arts, la jurisprudence, l'histoire sont respectivement les conséquences du luxe, des injustices, des conspirations et des guerres. En ce sens, le progrès socio-scientifique perd toute sa teneur pour n'être qu'à la solde des maux sociaux. C'est pourquoi J.-J. Rousseau (1996, p. 59) soutient que « si nos sciences sont vaines dans

l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent » car, « nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour. Et la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 59). L'auteur insiste sur les facteurs du progrès et les vices qu'il entraîne. La dialectique qui s'installe entre le progrès et les vices fait perdre au progrès sa crédibilité. L'homme, en transformant la nature se transforme lui-même en se niant. Au lieu que le progrès consiste uniquement à améliorer ses conditions de vie, il a tendance à le dépraver. En fin de compte, la recherche du luxe, du bien-être, du pouvoir causent d'énormes souffrances. Ces souffrances se sentent également dans l'extension des inégalités entre les hommes.

Le progrès met chaque jour à la disposition des hommes des commodités inédites pour faciliter la vie et la rendre agréable. Cependant, tout le monde ne peut profiter de toutes les prouesses que la science et la technique réalisent au quotidien. Ainsi, pendant que les uns peuvent se faire des greffes d'organes pour survivre, les autres meurent par manque de paracétamol. Au moment où certains vivent dans des châteaux en mangeant avec des cuillères en or, d'autres ne pouvant pas s'offrir un toit vivent sous des ponts dans le dénuement total. Cela est révélateur de l'inégalité des conditions de vie sociale et démontre que les retombées du progrès ne sont pas équitablement partagées. Cette situation est parfois le résultat de la mise en valeur des capacités physiques et psychologiques qui sont elles-mêmes inégalement réparties à l'état de nature. Pour Rousseau, ce n'est qu'à l'état social qu'elles se manifestent. Ainsi qu'il le dit :

C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison et que les différences des hommes développées par les circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, et commencent à influencer dans la même proportion sur le sort des particuliers. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 160).

Cette inégalité à l'état social se manifeste dans les privilèges de certains au détriment des autres comme la richesse, la pouvoir et les honneurs ; ce qui ne saurait exister à l'état de nature.

Pour Rousseau, le progrès entraîne la perversion de l'humanité. L'urbanité vantée par les philosophes favorables aux idées de progrès ne manque pas de créer des hommes doubles, différents de ce qu'ils paraissent. Aussi, dit-il, « au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 186). Toutes les règles de politesse devant témoigner de la bienséance et des rapports de civilité entre les hommes ne sont que le sceau de la dénaturation qui a fini par distinguer le paraître et l'être.

Le progrès social dépouille l'homme de ses vertus naturelles, pour ne lui donner qu'un bonheur éphémère. Les valeurs de la bienséance et de la politesse sont dans le paraître. Leur défaut est qu'elles ne sont pas authentiques et manquent de sincérité. Sinon, « tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes... ils vécurent libres, saints, bons et heureux » (Rousseau, 1996, p. 156).

Au-delà de la reconnaissance de la perfectibilité humaine et de la libération de l'homme de l'emprise de la religion qu'il suscite, le progrès revêt des aspects négatifs sur lesquels Rousseau a insisté. En cela « on peut prendre de la singularité et de la complexité de Rousseau à contre-courant de l'idéologie du progrès du siècle » (A-D. Tunney, 2010, p. 14). Rousseau n'est pas favorable à ces idées de progrès qui pervertissent finalement la nature humaine. Le monde actuel en est la preuve. Mais quel est fondamentalement l'enjeu de la critique socio-scientifique du progrès chez Rousseau ?

3. L'actualité et l'enjeu de la critique du progrès socio-scientifique chez Rousseau

La critique du progrès socio-scientifique chez Rousseau est une critique de l'aliénation qui appelle une véritable réflexion sur la place de la liberté au cœur de l'action de l'homme.

3.1. Les réalités d'une humanité en crise : de l'aliénation généralisée ou pas ?

Le monde a fait d'énormes progrès depuis le siècle des Lumières, en partant des habitats, de la lingerie, aux techniques de communication sans oublier les moyens de transport pour ne citer que ceux-là. Les philosophes du siècle des Lumières ont eu raison de croire en la perfectibilité de l'homme et d'aspirer au progrès dans tous les domaines de la vie pour améliorer la condition humaine. La révolution industrielle qu'ont suscitée les idées de progrès a permis à l'humanité de faire un saut qualitatif en apportant plus d'agrément à notre vie. « Celle-ci a été la somme de plusieurs avancées concomitantes dans le domaine de la mécanique, de la chimie et de la métallurgie, entre autres » (E. Brynjolfsson et A. McAfee, 2015, p. 14). Cependant, si l'on a cru en la capacité de l'homme à dépasser ses propres limites, les progrès qui ont été fait depuis lors n'ont pas toujours connu le succès qu'on était en droit d'attendre. Le progrès s'est même montré nocif à certains moments de l'histoire.

On se souvient de l'horreur de Nagasaki et d'Hiroshima comme la preuve du caractère parfois imprévisible et destructif du progrès. En voulant maîtriser les lois de la nature pour transformer le monde, les scientifiques ont mis, à la disposition d'esprits malveillants, des armes redoutables qui ont détruit des millions de vie. T. Todorov, (2018, p. 24-25) ne manque de le souligner :

L'exemple de la fission de l'atome est connu de tous, mais presque trop simple : les savants qui sont parvenus à cette découverte ne pouvaient imaginer l'horreur d'Hiroshima et de Nagasaki, mais ils avaient d'emblée ressenti l'inquiétude sur l'usage qu'on ferait de leurs travaux.

Cette catastrophe vécue par le monde entier n'a pas freiné, pour autant, les ardeurs du monde scientifique et technique dans leurs recherches. Aujourd'hui, plus que jamais, la possession de la bombe atomique est devenue un critère de puissance dont rêvent tous les pays du monde. C'est cette facette redoutable du progrès que Rousseau, tel un prophète, a cru devoir révéler à ses contemporains. Aussi soutient T. Todorov (2018, p. 24), « nous pouvons constater aujourd'hui que Rousseau avait vu juste et que l'aspiration à la perfectibilité n'implique pas une foi dans le progrès...mais de plus ces avancées

n'ont rien de linéaire et peuvent soudain se révéler nocives ». Le constat est clair. Notre monde avec toute la technologie de pointe qu'elle possède peut se vanter d'être à un niveau extraordinaire de son histoire. Mais certains progrès constituent une véritable menace pour la survie de la planète toute entière.

L'espérance d'une vie meilleure rattachée à l'idéologie du progrès s'est muée en véritable menace pour la survie de l'humanité. Pour H. Jonas (2013, p. 15), qui s'intéresse de plus près aux questions de la technique, le danger est imminent.

La technique moderne s'est inversée en menace, ou bien que celle-ci s'est indissolublement alliée à celle-là. Elle va au-delà du constat d'une menace physique. La soumission de la nature destinée au bonheur humain a entraîné par la démesure de son succès, qui s'étend maintenant également à la nature de l'homme lui-même, le plus grand défi pour l'être humain que son faire ait jamais entraîné.

Animés de l'esprit cartésien qui préconise la domination de la nature, les philosophes du siècle des Lumières ne pouvaient imaginer les revers du progrès. Or, il y a dans le progrès, une menace morale sur laquelle Rousseau avait insisté et que H. Jonas souligne également. L'homme ayant, grâce à la science, le pouvoir de satisfaire à tous ses désirs se livre parfois à des bassesses. C'est l'exemple de la fabrication des poupées sexuelles. Ces dernières n'ont aucun enjeu politique et moral si ce n'est qu'elles s'inscrivent dans une logique de dépravation des mœurs à laquelle Rousseau pense que le progrès est lié. Ce point de vue est partagé par S. Lelièvre-Botton (1997, p. 17) lorsqu'elle affirme que « le monde constitué par la science moderne est un désert de valeur ». Cela voudrait dire que la science se contente de façonner le monde sans toujours se préoccuper de la morale. Pour l'auteur de *L'essor technologique et l'idée de progrès*, l'aspect sacré et normatif fait grand défaut au Prométhée qui n'a fait que jeter son dévolu sur la domination du monde en le façonnant à ses convenances.

Les sociétés contemporaines accordent peu de place à la morale. La formation morale des individus ne semble même plus exister. Les parents étant préoccupés par des questions d'ordre existentiel, n'ont pas le temps de s'occuper de l'éducation des enfants. Dans un monde en perpétuelle évolution,

l'éducation de l'homme moderne est devenue si problématique que l'instruction est devenue la seule voie de recours pour former l'humain. La réussite scolaire des enfants passe au-dessus de toute autre considération ; l'essentiel étant de pouvoir les intégrer à tous les coups dans une société qui fait de la consommation un critère de reconnaissance. En effet, aujourd'hui où l'essor de l'industrie a fini par donner naissance à l'individualisme, l'idéologie de la production est de chercher sans cesse à flatter l'égo. De la sorte, l'esprit de partage ou de convivialité qui régnait dans les sociétés traditionnelles a laissé toute la place à une rivalité entre les hommes. Aussi, chacun cherche à amasser le plus de biens possible et à surpasser les autres. S. Lelièpvre-Botton (1997, p. 41) le dit clairement :

Le progrès industriel a diffusé sa propre représentation du bonheur, la seule qui soit susceptible de confirmer l'idéologie de la croissance : le bonheur prend la figure de la prospérité économique ; il ne se réalise que dans l'extase de la consommation.

Nous vivons dans une société de consommation qui ne laisse le choix à personne. Mais si l'individu définit son bonheur par l'accès aux biens de consommation, il n'est pas loin d'être aliéné puisque pour consommer il faut travailler. Aussi, est-il commun de voir combien les hommes se sont aliénés par le travail juste pour avoir le pouvoir d'achat. En réalité, le progrès ne fait que se jouer de nous.

Victimes de l'aveugle inconstance de nos cœurs, la jouissance des biens désirés ne fait que nous préparer des privations et des peines, tout ce que nous possédons ne sert qu'à nous montrer ce qui nous manque et faute de savoir comment il faut vivre nous mourrons tous sans avoir vécu. (J.-J. Rousseau, 2002, p. 16).

L'auteur met l'accent sur le caractère aliénant du travail qui s'alimente du désir illimité et qui empêche tout repos à l'homme. Mais la critique du travail chez Rousseau n'a de sens que parce qu'elle met à nu le côté obscur de la dépendance ou de la soumission d'un homme à un autre. A. Deneys-Tunney (2010, p. 36) ne dit pas autre chose : « la tragédie du travail provient donc selon Rousseau non d'une malfaisance de l'outil et de la technique en soi, mais du rapport maître/domestique et de la servitude qui en est inséparable ». Incontestablement, la liberté est l'enjeu de la critique du progrès chez Rousseau.

3.2. La critique du progrès chez Rousseau : la liberté comme enjeu

Il est important de reconnaître que l'homme est un animal très particulier qui possède la faculté de se perfectionner. C'est ce que soutient le citoyen de Genève :

La faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 117).

En conséquence, le progrès fait partie du destin de l'homme grâce à sa faculté de perfectibilité. Aussi, que Rousseau ait mené une véritable diatribe contre le progrès ne signifie pas que le progrès est mal en soi. Le progrès permet à l'homme de surmonter les obstacles à sa survie et implique l'avancée de l'histoire. En ce sens, Rousseau, ne saurait être contre le progrès. Rappelons à ce sujet, ce que l'auteur du *Discours sur les sciences et les arts* disait : « ce n'est point la science que je maltraite...c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 41). En grand défenseur de la vertu, Rousseau n'aurait pas pu se taire devant les délires que suscitaient les idées de progrès.

On peut comprendre ces délires avec S. Lelièvre-Botton (1997, p. 36) lorsqu'elle écrit :

Le progrès avait perdu ses vertus révolutionnaires...Le progrès prend même l'allure d'une fatalité : l'homme est pris dans la spirale de la croissance, de la concentration et du perfectionnement...Le progrès fait des victimes, il est facteur de nouvelles discriminations.

Le système économique généré par le progrès, en l'occurrence, le capitalisme, s'est révélé comme un système de croissance et de concentration des capitaux entre les mains d'une minorité qui écrase la majorité du peuple en le réduisant par le travail devenu, pour eux, une source d'aliénation. Cette lecture qui est aussi celle de Karl Marx vient jeter un démenti crucial sur le concourt du progrès à l'avènement d'une société égalitaire qui bénéficierait collectivement du progrès. La domination et la servitude deviennent les

corolaires du progrès ; ce qui légitime la critique de Rousseau selon une analyse de A. Deneys-Tunney (2010, p. 80). Elle écrit :

Il en critique les effets pervers, les excès, il en mesure le caractère irréversible. De l'intérieur de Lumières (il est associé au projet de l'encyclopédie) il critique une vision trop unilatéralement positive de la technique, des sciences et du progrès. Surtout, il les replace dans la perspective à la fois éthique et politique d'une interrogation sur les possibilités pour l'homme de la liberté dans le monde social et technique qui est le sien.

La vocation morale de l'homme en tant qu'agent libre ne peut être foulée aux pieds du progrès sans compromettre l'humanité. La vision unilatérale du progrès doit être questionnée pour replacer la liberté et la responsabilité au cœur de l'agir humain comme le propose H. Jonas (2013, p. 14) :

Dans la « cité », c'est-à-dire dans l'artefact social où les hommes ont commerce avec les hommes, l'intelligence doit se marier à la moralité, car celle-ci est l'âme de l'existence. C'est bien ce cadre interhumain qu'habite toute éthique traditionnelle et elle est adaptée aux dimensions de l'agir humain déterminées de cette façon.

Cela dit, il importe de reconsidérer le progrès humain dans son expression la plus courante qu'est la technique. Cette reconsidération ne peut qu'envisager une forme de rééducation à la technique et à la science en vue d'accorder une place à la responsabilité au sens de Hans Jonas.

L'éducation que Rousseau propose peut se formuler comme une éducation naturelle, car le respect de la nature y occupe une place fondamentale. Cette éducation qui accorde une importance particulière à la nature prend également en compte l'homme lui-même et ses rapports aux choses. Elle vise à adapter l'individu au contexte social des sciences, des arts et de la technique et à le rendre « propre à toutes les conditions humaines » (J.-J. Rousseau, 1996, p. 69).

Pour Rousseau, la science doit s'intéresser à ce qui est utile et ce qui contribue véritablement à notre bonheur. « Il ne s'agit point de savoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile » (J.-J. Rousseau, 2009, p. 237). L'utilité doit être le maître-mot de tout savoir et par conséquent de tout progrès humain. C'est pourquoi, dans *Émile ou de l'éducation*, Rousseau prend le soin de définir une approche de la technique qui ne contredise pas la liberté de son élève imaginaire. « Car le but recherché est qu'Émile soit toujours dans la position

d'un sujet dans son rapport à la technique, jamais dans celle d'un objet. Pas question donc qu'il reçoive passivement un savoir antérieur à lui ou qu'il se serve d'instrument déjà fabriqué » (A. Deneys-Tunney, 2010, p. 89). Cela permet à Rousseau de théoriser une approche de la science qui puisse mettre l'homme hors d'état d'être dépendant des connaissances d'autrui, mais aussi qui donne un caractère personnifié et à usage unique de l'outil technologique. « Rousseau place au centre de la technique l'homme, son rapport à elle en tant que sujet autonome, libre et créateur » (A. Deneys-Tunney, 2010, p. 95). Cela voudrait dire que l'homme doit posséder la technique au sens cartésien du terme en la dominant jusqu'au bout et ne pas tomber dans une nouvelle forme de servitude. Ainsi, dit l'auteur de *Émile ou de l'Éducation* :

Qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne sera plus que le jouet de l'opinion des autres. Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher, des globes, des sphères, des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il sache de quoi vous lui parlez. (J.-J. Rousseau, 1996, p. 240) !

Cet apprentissage qui privilégie l'expérience, se fonde sur l'utile en mettant les sens en action dans l'étude des phénomènes.

Finalement, malgré le pessimisme de Rousseau justifié par le caractère réversible du progrès socio-scientifique, notre auteur n'envisage pas un retour en arrière d'autant plus que cela est impossible. C'est contre les besoins artificiels que le progrès crée et qui finissent par détruire la liberté des hommes que Rousseau s'insurge. En ce sens, A. Deneys-Tunney (2010, p. 81) a raison de dire que « la critique des sciences, des arts et des techniques par Rousseau a été incomprise. Elle a été considérée au fond comme rétrograde ou paranoïaque, alors qu'elle est progressive et morale ». En réalité, Rousseau a en vue de retrouver, au bout du progrès tant salué par ses contemporains, la liberté et l'autonomie qui définissent l'essence humaine.

Conclusion

Le progrès qui permet à l'homme de faire des exploits, de puiser au fond de lui les ressources nécessaires à sa survie n'est pas un mal en soi. Son but, c'est de faciliter la vie et la rendre plus agréable. Mais lorsqu'il est détourné de

cette voie, cela mérite des interrogations. La critique de Rousseau, au fond, ne vise pas le progrès en tant que tel ; elle vise le rapport de l'homme à lui-même et aux choses. La liberté de l'individu est ce que Rousseau défend et le progrès ne doit pas être pris à défaut. Il faut impérativement que l'homme change sa conception du progrès afin qu'il ne ruine pas ses qualités intrinsèques mais le place toujours dans un rapport de responsabilité face à lui et au monde. Le combat des Lumières qui est celui de l'autonomie et de la liberté est en train de perdre son sens dans un monde de surconsommation où le désir augmente au gré de la satisfaction des besoins. Rousseau reste encore d'actualité et nous permet de remettre nos acquis en cause face à la perte de notre humanité qui se dégrade toujours un peu plus.

Références bibliographiques

BONANÉ Rodrigue Paulin, 2017, « La vocation réformatrice de la pédagogie des Lumières », in *Le cahier philosophique d'Afrique*, n° 0015, p. 285-308.

BRYNJOLFSSON Erik, MCAFEE Andrew, 2015, *LE DEUXIEME ÂGE DE LA MACHINE, Travail et prospérité à l'heure de la révolution technologique*, trad. Christophe Jaquet, Paris, Odile Jacob.

COMENIUS Jean-Amos, 1952, *La Grande didactique*, introduction et traduction de J-B. Piobetta, Paris, Puf.

CONDORCET Nicolas De, 1988, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain suivi de Fragment sur l'Atlantide*, Paris, Garnier-Flammarion.

DIDEROT Denis, 1986, « Encyclopédie » in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers*, tome 2, Paris, Flammarion

GUSDORF Georges, 1973, *Les sciences humaines et la conscience occidentale VI. L'avènement des sciences humaines au siècle des lumières*, coll. « Bibliothèque scientifique », Paris, Payot.

HOBBS Thomas, 1971, *Le Leviathan*, Paris, Sirey.

PERREAU Jean-André, 1797, *Étude sur l'homme physique et moral*, Paris, An.

DENEYS-TUNNEY Anne, 2010, *UN AUTRE JEAN-JACQUES ROUSSEAU Le paradoxe de la technique*, Paris, Puf.

JONAS Hans, 2013, *Le principe responsabilité*, trad. Jean Greisch, Paris, Cerf.

KANT Emmanuel, 1947, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières », in *La philosophie de l'histoire*, trad. Stéphane Piobetta, Paris, Aubier.

LELIEPVRE-BOTTON Sylvie, 1997, *L'essor technologique et l'idée de progrès*, Paris, Ellipses.

TODOROV Tzvetan, 2018, *L'esprit des Lumières*, Paris, Librairie Générale Française.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 1996, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, précédé de *Discours sur les sciences et les arts*, Paris, LGF.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2009, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Flammarion.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 2002, *Lettres Morales*, Paris, Fayard.

SAINT Paul, Cité par Gabriel Compayré, 1986, *L'évolution intellectuelle et morale de l'enfant*, Paris, Hachette.